

La dépression nerveuse à travers trois romans

الانهيار العصبي من خلال ثلاث روايات

Dr. Noha TAYEL

د. نهى طائل

Maître de conférences

Université de Helwan, faculté des lettres,

département de langue et de littérature françaises

مدرس بجامعة حلوان، كلية الآداب

قسم اللغة الفرنسية وآدابها

noha.tayel@hotmail.fr

La dépression nerveuse à travers trois romans

ملخص البحث باللغة العربية

الانهيار العصبي هو الانعزال عن العالم وفقدان الرغبة في الحياة. من الممكن ان يتعرض الانسان للدخول في هذه العزلة المظلمة في مرحلة ما من حياته. لقد استطاع ثلاث كتاب ينتمون لنفس الجيل ان يعبروا عن الاسباب والنتائج و المشاعر المتناقضة و الحزينة التي يشعر بها الانسان عند مروره بمرحلة الانهيار العصبي. هؤلاء الكتاب هم جورج بيريك في روايته رجل نائم, علاء الديب في زهر الليمون و صنع الله ابراهيم في تلك الرائحة. ان اختيار هذه روايات و دراستها ليس اختيار عشوائي فانها تتكامل في اعطاء صورة واضحة لمرحلة الانهيار العصبي و تبعاته. كما ان هذه الدراسة المقارنة تلقي الضوء على اوجه التشابه و اوجه الاختلاف بين هذه الروايات من حيث اسلوب الكتابة و الافكار و الرموز التي تعكس الصراع النفسي و المجتمعي في هذه الحقبة. ان هذا البحث يلقي الضوء على اهمية دور الادب في العلاج النفسي.

الكلمات المفتاح :

الانهيار العصبي, ادب مقارن, رواية, زهر الليمون, تلك الرائحة, رجل نائم.

ملخص البحث باللغة الاجنبية

La dépression nerveuse est cette rupture avec le monde. C'est cette perte du goût de vivre. Il nous paraît intéressant de voir comment trois auteurs d'une même génération mais de nationalités différentes, ont essayé de vaincre la dépression, de se guérir en écrivant et en décrivant ce qu'ils sentent tout en se révoltant contre les lois imposées par les autres : *Un Homme qui dort* de Georges Perec, *La Fleur du citron* (*Zahr al-laymoun*) de Alaa Al-Dib et *Cette odeur-là* (*Telk el raéha*) de Sonallah Ibrahim, résument l'état d'un dépressif. A travers cette étude comparative du roman de la dépression, nous mettons en relief le rôle thérapeutique souvent négligé de la littérature. Le choix du corpus n'est pas arbitraire : les idées des trois romanciers tantôt se ressemblent, tantôt se contredisent mais finissent par se compléter, donnant ainsi une image plus ou moins claire de cette période dépressive que nous risquons tous de vivre. Chacun d'eux s'est exprimé dans un style différent en utilisant des symboles et des images uniques. Nous pensons que la dépression n'est pas un moment de faiblesse mais plutôt le signe d'un besoin de devenir plus fort avec le temps.

Mots clés : la dépression nerveuse, la littérature comparée, le roman, *Un Homme qui dort*, *La Fleur du citron*, *Cette odeur-là*

« C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir » (CELINE Louis-Ferdinand, 1972, p.236.)

Introduction

La dépression nerveuse est cette rupture avec le monde. C'est cette perte du goût de vivre. C'est cette solitude dure et horrible. On est incapable d'agir « Tu restes dans ta chambre, sans manger, sans lire, presque sans bouger » (PEREC Georges, 1994, p.24). On n'a aucun but pour vivre : « Tu es dépourvu de toute révolte, de toute protestation »

"ليس عندك لا تمرد و لا اعتراض" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ٨)

C'est ce sentiment d'isolement « Quand tu es seul, tu réfléchis, tu désires, tu observes, tu aspirés sans savoir à quoi tu aspirés, tu te déplaces sans savoir où tu te diriges ».

"عندما تكون وحيداً، تفكر

تتوق و تنتطلع و تسعى

ولا تعرف ما تسعى إليه" (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص ٣٠)

Ces précédentes citations tirées des trois romans : *Un Homme qui dort* de Georges Perec, *La Fleur du citron* (*Zahr al-laymoun*) de Alaa Al-Dib et *Cette odeur-là* (*Telk el raéha*) de Sonallah Ibrahim, résument l'état d'un dépressif. Comment chacun de ces trois romanciers a-t-il pu décrire la dépression d'un être humain qui n'a pas su réaliser ses rêves, ni découvrir l'importance de son existence ? Est-ce une affaire personnelle ou une question de société en pleine mutation ? Ces trois romans représentent-ils le

La dépression nerveuse à travers trois romans

récit d'une résistance ou d'une apathie? Quelle est l'importance et quelles sont les causes de ce « tu » controversé qui caractérise le roman de la dépression ?

Il nous paraît intéressant de voir comment trois auteurs d'une même génération mais de nationalités différentes, respectivement français et égyptiens, ont essayé de vaincre la dépression, de se guérir en écrivant et en décrivant ce qu'ils sentent tout en se révoltant contre les lois imposées par les autres. Comment vont-ils nous faire voyager dans ce monde où il ne se passe rien apparemment, où il n'y a que le noir et le vide « *vie sans surprise* » (PEREC Georges, 1994, p.94). Est-ce vraiment l'indifférence ou la haute considération de soi? La dépression est-elle un moment de faiblesse, de solitude, de tristesse ou plutôt un moment de résistance et de révolte silencieuse ?

Nous allons essayer de répondre à ces questions et à d'autres tout en mettant en relief le rôle thérapeutique souvent négligé de la littérature.

Le choix du corpus n'est pas arbitraire : les idées des trois romanciers tantôt se ressemblent, tantôt se contredisent mais finissent par se compléter, donnant ainsi une image plus ou moins claire de cette période dépressive, mystérieuse et sombre que nous risquons tous de vivre. Chacun d'eux s'est exprimé dans un style différent en utilisant des symboles et des images uniques.

L'absence de l'intrigue.

En essayant d'expliquer la rhétorique, Aristote a annoncé sa célèbre définition : « la rhétorique n'est ni morale, ni immorale, elle est amoral ».

R.Barthes a repris cette notion dans ses écrits. Perec influencé par sa lecture de Barthes sur les « lieux de l'indifférence » a parlé de l'« atemporalité » qui caractérise le nouveau roman. L'intrigue ordinairement nécessite le déroulement d'une action dans une période temporelle bien précise. En tant que lecteur, on peut imaginer ce qui va se passer. L'âge du public visé est presque toujours déterminé. Mais pour le roman de la dépression, on est hors du temps. C'est un état neutre qui représente « *une vie immobile, sans crise, sans désordre* » (PEREC Georges, 1994, p.52). L'action est absente, les temps se ressemblent. On n'a pas d'histoire à raconter. On n'a pas de début, de nœud ni de fin pour une raison très simple : nous sommes en face de l'inaction « *c'est une absence de geste, un geste que tu ne fais pas, des gestes que tu évites de faire* » (PEREC Georges, 1994, p.19).

Le personnage de Perec n'arrête pas d'écouter le bruit de son réveil, mais il ne « sent pas le temps ». Il contemple le temps qui passe sans bouger du lit. Il faut avouer que pour les trois héros des trois romans le temps représente un problème difficile à résoudre.

Perec s'adresse directement à son personnage en le tutoyant. L'histoire d'*Un Homme qui dort* est presque autobiographique. L'auteur décrit une expérience personnelle vécue vers 1956 lorsqu'il avait vingt ans. Dix ans avant l'écriture du roman, il décide un matin de rester chez lui et de traîner le reste de la journée sans but et sans voir personne. Il a essayé d'analyser son quotidien et d'observer tout ce qui l'entoure. C'est une autobiographie sous forme d'histoire. Nous pouvons la considérer comme une quête de son identité pour devenir lui-même. Ceci n'est pas évident. C'est une réaction à l'angoisse et à l'attente. A l'époque il avait pris notes

La dépression nerveuse à travers trois romans

des objets et des détails qui l'intéressaient. Il a mis deux ans à écrire ce roman. Il est à signaler que la publication d'Un Homme qui dort a omis certains éléments autobiographiques figurant dans le brouillon de l'auteur. Ces éléments seront repris dans son roman *La Vie mode d'emploi*.

Il s'agit du détachement du monde d'un étudiant qui se renferme sur lui-même dans sa petite chambre située dans un immeuble à Paris. Le matin, il refuse de se lever pour se présenter à son examen. Il fait semblant de penser, mais en réalité il ne fait que des gestes mécaniques reflétant l'ennui. Nous assistons graduellement et lentement à son repli sur lui-même et à son refus de fréquenter les autres. De même, il suit une stricte routine imposée par une vie rythmée par les mêmes horaires et les mêmes parcours. Ce désir de ne pas agir est lié à une volonté d'expérimenter le vide ou plutôt « le rien ». C'est une vie qui a perdu son éclat, tout est gris, sauf une « *bassine en plastique rose* » (PEREC Georges, 1994, p.20). Cette couleur « rose » détestée par les personnes en dépression nerveuse sera discutée plus loin.

Alors, le jeune étudiant anonyme décide de devenir indifférent à tout et commence une aventure du très fond de l'être humain : « *Dès que tu fermes les yeux, l'aventure du sommeil commence* » (PEREC Georges, 1994, p.11). D'un côté, il veut bien tout accomplir mais sans y accorder la moindre valeur, ni la moindre émotion. Chaque action n'a qu'un objectif fonctionnel. Il ne parle presque plus, ne quitte presque pas sa chambre, reste étendu sur son lit et dort énormément. Perdant la volonté d'agir, il entre dans un état de vouloir vivre dans une longue contemplation passive. Ainsi passe-t-il le clair de son temps à observer la bassine rose dans laquelle trempent ses trois paires de chaussettes et à écouter son voisin à travers la

murette. La vie n'existe que par les détails qu'il observe et les activités sont insignifiantes et sans valeurs. Le récit n'avance pas vraiment, il tourne en rond. « *Que ta vie soit close, lisse, ronde comme un œuf, que tes gestes soient fixés par un ordre immuable qui décide tout pour toi, qui te protège malgré toi.* » (PEREC Georges, 1994, p.120). Il se réduit donc à des errances insignifiantes. Remorqué par le besoin de trouver une concordance entre son « Etre » et le monde qui l'entoure, l'étudiant s'oblique vers l'attente et l'inaction. Il se détache de soi et du monde avant de trouver à la fin du roman une forme d'équilibre occasionnelle entre sa vie individuelle ou personnelle et sa vie collective ou universelle.

Nous signalons qu'après *Les Choses* (1965), « roman de la cupidité » (comme on l'a surnommé) dans lequel Perec évoque les promenades d'un jeune couple séduit par la société de consommation et par les publicités, Il est ébloui par le désir de posséder tout ce qui ne lui appartient pas, *Un homme qui dort* est juste le contraire. En arrêtant ses études en sociologie, le héros renonce à toute forme de contact humain, réduit sa consommation au strict nécessaire, s'oppose au monde des *Choses*, abandonne le monde en rejetant toute forme de désir ou d'envie. Il attend l'instant de se réveiller.

Cette odeur-là et *La Fleur du citron* abordent presque la même idée: la vision du monde d'un prisonnier politique qui vient de quitter sa cellule. Les deux héros déprimés des deux romans ne font qu'un seul mouvement: ils contemplent la société en évoquant les changements qui ont eu lieu au moment de leur détention. Alors que le héros de Sonallah Ibrahim est anonyme comme chez Perec, celui de Alaa Al-Dib porte le nom de Abdel Khalek Hosny El Messiri. Tous les deux relatent, comme chez Perec, leur

La dépression nerveuse à travers trois romans

expérience personnelle en tant que prisonniers politiques. Pour les trois auteurs ces romans représentent leur solitude et leur souffrance dans un monde qui ne leur appartient pas.

Le héros du roman traditionnel, en plein action, est absent. Ce sont plutôt des anti-héros qui refusent d'agir. C'est un cercle vicieux où ils vivent, un labyrinthe sans fin. Contrairement à *Un Homme qui dort*, *La Fleur de citron* et *Cette Odeur-là* donnent au lecteur une sorte de panorama de différents types de personnages nommés qui exercent de différents métiers. A travers ces personnages, les deux auteurs égyptiens critiquent la société. Dans *La Fleur de citron* on a par exemple les amis du héros : Kamel Rostom, l'avocat qui adore raconter des scandales, Moustafa El Kordi qui vient d'arriver de l'Arabie Saoudite et qui ne pense qu'à l'argent, Fathi Nour El dine, l'ancien communiste qui n'a réalisé aucun rêve...et bien sûr son frère Saïd membre des Frères Musulmans. Dans *Cette Odeur-là*, nous avons une suite de prénoms de femmes qui ont marqué la vie du héros anonyme : Samia, Nagwa, Néhad, etc.

Il est à signaler que Youssef Idris a aidé Sonallah Ibrahim pour le choix du titre de son roman. Il déclarait toujours que Sonallah Ibrahim est un Dostoïevski. Selon Youssef Idris, *Cette Odeur-là* n'est pas une histoire à raconter, mais c'est une gifle ou un cri.

D'après lui, le héros principal du roman n'est pas un personnage mais c'est un « sentiment » (صنع الله ابراهيم ١٩٨٦, ص ٢٠, ١٩). (Après avoir lu le roman, nous adhérons à cette interprétation.

Les trois personnages principaux des trois romans ne font qu'un seul mouvement d'aller/retour sans but. Parfois, ils s'arrêtent pour passer des heures à contempler les murs et les objets de leur chambre.

Dans *Un Homme qui dort*, Perec avance: «*Tu te promènes encore parfois. Tu refais les mêmes chemins*» (PEREC Georges, 1994, p.47). Il ajoute «*ton réveil sonne, tu ne bouges absolument pas, tu restes dans ton lit, tu refermes les yeux. D'autres réveils se mettent à sonner dans les chambres voisines. Tu entends des bruits (...) Tu ne bouges pas. Tu ne bougeras pas.*» (PEREC Georges, 1994, p.19). C'est la personne qui n'arrive plus à réagir. Il sent, il comprend mais il est incapable d'accomplir une action. Alaa Al-Dib exprime cette même idée du rythme monotone, du cercle vicieux que Perec a déjà avancé mais avec un style qui met l'accent surtout sur ce sentiment d'ennui. Il montre que les jours se ressemblent. Hier, aujourd'hui, demain ne se distinguent pas «*La détresse de se lever du lit est devenue répétitive. On connaît ses chemins et ses cercles, le flux et le reflux, l'envie et la peur de se lever. La peur et l'envie de s'étendre. Chaque jour de nouveaux détails s'ajoutent qui dépendent de la nuit précédente et du jour suivant. La solitude est devenue un cocon parfaitement filé, une carapace d'une vieille tortue. Sa tête sort et rentre. Elle voit la lumière, écoute les voix, touche les gens, les objets et ensuite elle rentre sa tête à nouveaux.*».

"محنة القيام من الفراش صارت مكررة، معروفة الدروب و الدوائر، المد و الجزر، الرغبة والخوف من القيام و الخوف و الرغبة في الرقاد. كل يوم تضاف تفاصيل جديدة حسب الليلة الماضية و اليوم المقبل. صارت الوحدة شرنقة كاملة الغزل غطاء سلحفاة عجوز، الرأس يخرج ويدخل يرى الضوء، يسمع الأصوات يلامس الناس والأشياء ثم تعود الرقبة." (علاء الديب، ١٩٨٦، ص٥)

La dépression nerveuse à travers trois romans

C'est la même idée expliquée d'une façon imagée : une tortue qui sort la tête, qui voit tout mais ne fait rien. Le choix de la tortue est très astucieux : la tortue est très lente. Cette lenteur va de pair avec l'état psychologique des héros. L'être humain devient un prisonnier. Il a envie de se libérer mais il a peur, il est menotté.

Dans *Cette odeur-là*, nous trouvons la même idée. Sonallah Ibrahim annonce : « *Je retourne au lit et je m'allonge. J'allume une cigarette et contemple le plafond. Je continue à m'allonger sur le lit sans dormir. J'ai trop fumé* ».

"عدت إلى السرير فاستلقيت فوقه. واشعلت سيجارة وجعلت أتأمل السقف. وظلت ممددا على السرير دون أن انام. ودخنت كثيرا." (صنع الله إبراهيم, ١٩٨٦, ص ٢٨)

Les trois anti-héros fument et restent au lit à contempler le vide. Dans les trois romans, on a la description de la solitude et des gestes communs. Les personnages principaux sont attentifs aux moindres détails, au moindre bruit, au moindre mouvement et pourtant ils sont indifférents à tout. C'est le temps qui passe sans action. Ils s'attachent peut-être à ces menus détails pour se sentir encore vivants. La dépression est parfois un état entre la vie et la mort. Quoiqu'ils ne comportent que quelques pages, les romans de la dépression nous semblent longs. Les trois auteurs se mettent à décrire les moindres faits et les gestes de leurs héros ainsi que leurs observations au cours de leurs déplacements dans la ville. Ils ont réussi à nous transmettre en tant que lecteur le sentiment du dépressif.

Le style du roman de la dépression

Le style se caractérise dans les trois romans par : la neutralité, la lenteur et les répétitions. C'est presque un monologue intérieur. La

description répétitive des actes et du comportement des trois héros traduit le malaise qui s'apparente à la dépression. Les phrases fréquentatives, les énumérations au lieu de donner une vivacité, nous détachent de la réalité. C'est la neutralité d'une personne indifférente à tout ce qui l'entoure.

Quand il parle du jeune étudiant, Pérec conjugue régulièrement les verbes à la deuxième personne du singulier. Les chapitres n'existent pas : il s'agit plutôt de paragraphes espacés de zones blanches. Alaa Al-Dib a choisi le procédé des chapitres énumérés. Cette division est significative. Elle traduit le va et vient d'Abdel Khalek entre ses souvenirs d'enfance, son passé en tant que jeune communiste combattant et son présent après la sortie du centre de détention. Sonallah Ibrahim n'a pas opté pour les espaces blanches, ni pour les chapitres. Il nous a transmis le sentiment qu'il a déclaré dans la préface du roman : ce sont des idées survenues après sa libération et qu'il retrace rapidement les unes après les autres. La forme du texte est en parallèle avec l'état d'âme, les sentiments et le comportement de l'auteur et son personnage.

Les trois auteurs renvoient en permanence à d'autres œuvres. Ils parlent des ouvriers et du socialisme. Sonallah Ibrahim dans *Cette odeur-là* a évoqué *La Peste* de Camus

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, les écrits de Freud, صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص ٣٦) , (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص ٢٨) et les romans d'Hemingway (ص ٣٦), (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ٤١), au héros des romans russes (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ٣٤) et surtout à Marx et Lénine (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ١١٩). Pérec influencé par des poètes comme Rimbaud, utilise les mêmes figures de style que lui. Il décrit

La dépression nerveuse à travers trois romans

l'état d'un homme déprimé en disant : « *Bateau ivre* » (PEREC Georges, 1994, p.44).

Le temps utilisé généralement dans les trois romans est le présent de l'actualité. Parfois Perec essaye d'associer les trois temps (le passé, le présent et le futur) pour montrer qu'ils ne représentent qu'une seule temporalité pour la personne en dépression. Les temps se fusionnent : « *Ce réveil qui n'a pas sonné, qui ne sonne pas, qui ne sonnera pas* », (PEREC Georges, 1994, p.30) il ajoute plus loin « *Ton passé, ton présent, ton avenir se confondent* » (PEREC Georges, 1994, p.30). Alaa Al-Dib et Sonallah Ibrahim ont choisi le va et vient entre le passé des souvenirs et le présent d'actualité. Nous n'avons pas de futur. Alaa Al-Dib a parlé une seule fois à la fin du roman de Tarek son neveu. Il l'aime, lui montre l'avenir, mais il est incapable de lui donner ou de lui expliquer quelque chose.

Ce sont des romans atypiques. Le ton est celui du désespoir et de l'absurde. C'est un style qui reflète une nouvelle vision du monde. Les répétitions sont significatives, les phrases sont longues, les énumérations et les images sont dures et tristes. « *Ville triste, lumière triste dans les rues tristes, clowns tristes dans les music-halls tristes, queues tristes devant des cinémas tristes, meubles tristes dans les magasins tristes...* » (PEREC Georges, 1994, p.118) C'est juste le début d'une longue phrase d'*Un Homme qui dort*. Le style connote le sentiment du personnage. Pour lui tout est « *triste* » et n'a pas de fin. Il faut signaler que lors d'une dépression, on a tendance parfois à répéter sans cesse les mêmes mots, les mêmes phrases sans se rendre compte ni s'en lasser. Cette répétition nous rassure peut-être et nous donne l'impression d'exister toujours, ce qui aiderait peut-être à se rattacher à la vie.

Les mots « cinéma, clowns, lumière » évoquent la distraction, la détente et l'espoir. Or, si l'auteur trouve un seul adjectif « triste », en insistant sur la répétition, cela montre à quel point son héros est déprimé.

De même, la répétition de l'expression « *Comme chaque jour* » dans *Un Homme qui dort* marque l'ennui total (PEREC Georges, 1994, p.20). Chez Alaa Al-Dib, cette même phrase se répète « *Aujourd'hui jeudi et demain vendredi* »

اليوم الخميس و غداً الجمعة (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ٢٨, ٦, ٥)

Faut-il croire qu'on est encore capable de distinguer les jours ? Ou ce qui change est tout simplement « le nom » des jours qui se ressemblent parfaitement dans une vie « triste ». Cette répétition s'étend au niveau des chiffres : « *Il prend trois fois son thé. Il lit trois journaux. Il révise trois registres et place trois livres* »

يتناول الشاي ثلاث مرات و يقرأ الثلاث جرائد، يراجع الثلاثة دفاتر، و يرتب الثلاثة كتب"

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص ١٢, ١٣)

Abdel Khalek El Messiri répète la même question et obtient toujours la même réponse : « *Où vas-tu ? Je ne sais pas* ».

إلى أين. ؟"

ابدا. ... لا أدري" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ٦٤)

Durant tout le récit, il ne sait pas où il veut aller. Chez Perec, cette même idée d'errance revient : « *Tu traînes, tu traînes, tu traînes* » (PEREC Georges, 1994, p.86) ensuite il annonce: « *Tu traînes dans les rues, tu entres dans un cinéma ; tu traînes dans les rues, tu entres dans un café ; tu traînes dans les rues, tu regardes la seine...* » (PEREC Georges, 1994, p.107), il

La dépression nerveuse à travers trois romans

ajoute « Tu traînes dans les rues, la nuit, le jour» (PEREC Georges, 1994, p.76) Il répète ensuite : « *Traîner, dormir* » (PEREC Georges, 1994, p.52)

Les images aussi sont significatives, surtout chez Perec et Alaa Al-Dib. Dans *Un Homme qui dort*, son héros décrit les lieux où il habite : « *Ta chambre est la plus belle des îles désertées, et Paris est un désert que nul n'a jamais traversé.*» (PEREC Georges, 1994, p.52) Deux images saisissantes : sa chambre est « désertée » et sa ville est un désert jamais fréquenté. Ce mot désert qui, revient d'ailleurs très souvent dans le roman, reflète la solitude exaspérante et le vide total. Paris « ville des lumières » passe pour un désert jamais traversé ! Quelle peine ! Quel désespoir ! Chez Alaa Al-Dib, cette métaphore qui se répète « *Les rideaux de la mélancolie* » (علاء الديب, ١٩٨٦, ص٣٨) marque également l'enfermement sur soi derrière les rideaux qui étouffent. Il ajoute « *La vie se retire et le laisse pieds nus, allongé sur la plage rocheuse pour toujours*»

الحياة تنسحب و تتركه حاف ملقى على الشاطئ الحجري إلى الأبد" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص١٠٠).

Chez Perec c'est « *Le désert* » et chez Alaa Al-Dib, c'est « *La plage rocheuse*» (علاء الديب, ١٩٨٦, ص١٠٠) et des « *pieds nus* ». Les héros se sentent mal, moralement et physiquement. C'est le même sentiment d'isolement.

Alaa Al-Dib et Sonallah Ibrahim se distinguent par leur style cru, mais ce n'est pas le cas dans l'œuvre de Perec. Dans *Cette odeur-là*, Sonallah Ibrahim déclare : « *Je suis allé aux toilettes et me suis soulagé*» (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٣٠)

Il ajoute « *J'ai dégagé une odeur que la petite fille a sentie. Elle a avancé : c'est l'odeur du caca* ». وأطلقت من ظهري رائحة شممتها الطفلة. وقالت رائحة. كاكا (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٣١) Cette description crue est significative. Cette horrible odeur est en relation avec la trahison de son ami qui refuse de le rencontrer parce qu'il est devenu riche, tandis que lui-même est resté un homme pauvre, juste sorti de prison. Chez Alaa Al-Dib, le style est plus atténué, plus réaliste. Il décrit par exemple la main de la mère de son héros : « *Ses ongles étaient desséchés, longs et sales* ». وكانت أظافرها جافة و C'est la description des ongles de la main d'une mère malade, abandonnée par ses enfants. Elle vit presque seule après la mort de son mari qui n'a pas pu obtenir ses droits après la fermeture de l'usine où il travaillait. De ses deux enfants, l'un est communiste et l'autre Frère Musulman. Ce dernier a passé des années à se déplacer entre les pays du golfe. Elle a beaucoup souffert, d'autant plus que ses propres filles ne lui rendent pas visite. Il n'y a que sa belle-fille qui s'occupe d'elle. Les deux femmes ne s'entendent pas bien. Cette saleté à la fois réelle et symbolique connote la situation de la mère. La description et le style sont à la fois choquants et significatifs.

Le choix des mots est révélateur dans le roman de la dépression. Perec annonce dans *Un Homme qui dort* : « *Tu entends sans jamais écouter, tu vois sans jamais regarder* » (PEREC Georges, 1994, p.90). C'est fort et très prenant. « *Tu marches ou tu ne marches pas. Tu dors ou tu ne dors pas* » (PEREC Georges, 1994, p.88) Ce choix minutieux des mots aide à comprendre les sentiments, le point de vue d'un homme en pleine dépression. C'est un langage spécial, un code à déchiffrer « *L'indifférence*

La dépression nerveuse à travers trois romans

dissout le langage, brouille les signes» (PEREC Georges, 1994, p.90), il ajoute « *Tu es libres et tu ne choisis pas*» (PEREC Georges, 1994, p.90)

Chez Alaa Al-Dib aussi le choix des mots est intéressant à étudier : « *La cuisine sophistiquée n'a plus de saveur*» (علاء الديب, 1986, ص, 90) الطعام المنمق فقد طعمه " même la nourriture perd son sens. Il a glissé entre les lignes de son roman des dictons arabes qui reflètent l'état de son héros : « *Un mort ne sent pas les douleurs d'une blessure*»

(علاء الديب, 1986, ص, 51). ما بجرح بميت ايلام. C'est son état.

Il est à souligner que les énumérations chez les trois auteurs ont plusieurs fonctions. « *Tu n'as pas envie de te souvenir d'autre chose, ni de ta famille, ni de tes études, ni de tes amours, ni de tes amis, ni de tes vacances, ni de tes projets.*» (علاء الديب, 1986, ص, 25, 24) cette énumération marque la dévastation totale du héros. Il doit oublier l'espoir et la réussite. Il est inerte « *Tu n'as envie de voir personne, ni de parler, ni de penser, ni de sortir, ni de bouger*» (علاء الديب, 1986, ص, 21). C'est l'anéantissement que le lecteur ressent à travers cette suite de verbes très marquants. Une même énumération signifiante figure dans l'œuvre de Alaa Al-Dib comme chez Perec : « *Des voitures particulières, des taxis, des camionnettes, des autobus, des motocyclettes, des vélomoteurs...*» (علاء الديب, 1986, ص, 57) et « *La station de bus, les taxis et les voitures.*» (علاء الديب, 1986, ص, 27). Il reprendra la même idée des voitures et des bus et de leur mouvement à la page 107 "... موقف الأتوبيس، و التاكسيات، و العربات. C'est le rythme à la fois rapide et monotone de la vie. Tout circule dans une cadence assommante. C'est la vie des gens envahie par le progrès technique qui ne rend pas l'être humain heureux. Il s'éloigne de plus en plus de la nature, de la vie simple et

pure. Le métro est présent à plusieurs reprises chez Sonallah Ibrahim, chaque fois pour exprimer une nouvelle idée. La plus dure est celle d'une très belle fille qui court en souriant auprès du métro et un beau soldat lui jette sa casquette. On découvre plus tard que la fille boite. Elle est handicapée.

Le « Tu » controversé.

L'utilisation du pronom « tu » attire l'attention dans le roman de la dépression. Lorsqu'un auteur parle de son héros dans un roman c'est bien le pronom « il » qui revient le plus souvent. De même, dans une autobiographie c'est le « je » qui domine. Que signifie donc le « tu » dans les romans en question ? S'agit-il du lecteur/destinataire à qui s'adresse l'auteur ou de l'auteur/destinataire ?

Perec utilise toujours le « Tu ». Son étudiant est anonyme. Il suit les pas d'Alain Robbe Grillet, qui souvent, ne donne pas de nom propre à ses personnages. Perec a-t-il été influencé par Grillet ? Dans *La jalousie*, par exemple, Grillet choisit la lettre « A » pour désigner le personnage principal du roman. C'est un autre procédé pour marquer l'anonymat.

Le « Tu » est aussi d'usage dans les deux romans des deux auteurs : Sonallah Ibrahim et Alaa Al-Dib. Sonallah Ibrahim garde également l'anonymat de son héros. A travers ce dernier, il a décrit sa solitude en prison et sa souffrance après sa libération. Par contre, Alaa Al-Dib a nommé son héros : Abdel Khalek El Messiri. Celui-ci n'est qu'Alaa Al-Dib lui-même. Ce qui n'empêche pas que les deux écrivains utilisent souvent le

La dépression nerveuse à travers trois romans

« Tu ». Nous pensons que l'auteur s'adresse à lui-même où il arrive à un dialogue/monologue qui exprime le renfermement de la personne déprimée.

Thème principal et idées fondamentales

Le thème principal du roman de la dépression appartenant à la littérature contemporaine est la solitude. Il est intéressant de remarquer comment les auteurs ont pu rendre l'indifférence intéressante et fascinante à observer et à analyser. Ces romans représentent un essai de surmonter la solitude. C'est un voyage dans le mode de l'indifférence. C'est la mise en relief du sens du « vivre-ensemble » et de vivre en paix avec soi-même. Ceci nous rappelle les essais de Roland Barthes où il analyse les différentes formes d'enfermement qui caractérisent la vie contemplative qui est même parfois dépressive. Nous devons signaler que la question de la « pure perte » est souvent reprise par Carlo Ossola comme un choix de faire face ou de se révolter contre le rythme stressant de la vie quotidienne de notre époque. On essaye de « saisir le vide ». C'est parfois très compliqué, c'est ce que « *Tu as vis-à-vis de ta douleur* » (PEREC Georges, 1994, p.102). Les trois auteurs montrent l'incapacité de l'Être humain face à l'indifférence, à sa faiblesse de s'appropriier le monde qui l'entoure en cherchant toujours des solutions adéquates à son existence dans ce monde. Il nous paraît que le roman de la dépression proteste contre la condamnation implicite de la société, contre la passivité et le retrait du monde. Il essaye de montrer que la passivité peut être une action, une révolte silencieuse, ce qui est parfois plus dure que de crier ou de hurler. Connaître soi-même n'est pas facile. Cette difficulté se traduit dans le langage utilisé dans le roman de la dépression « *Tu te vois, tu te vois te voir, tu te regardes te regarder* » (PEREC Georges, 1994, p.103). Nous

pensons comme Marguerite Duras l'a déclaré dans *Un Homme est venu me voir* que « *La confirmation de la tristesse est une consolation* » (Duras Marguerite, 1968, p.264)

Décrire soi-même sous le masque d'un personnage fictif est un art que les trois auteurs ont adopté. Le titre d'un roman de Perec l'indique explicitement : *J'avance masqué*, dont le manuscrit reste toujours introuvable. *Un homme qui dort* n'est qu'une partie de son vaste projet autobiographique. Nous pensons que les trois auteurs ont souhaité créer une forme de roman à mi-chemin entre la fiction et l'écriture autobiographique, entre la confession et l'imagination. Ils ont essayé de retrouver certaines années de leur vie, de confronter le souvenir d'un état mélancolique.

Dans les trois romans, nous trouvons des idées communes, invariantes, comme l'idée de l'inaction. Ils choisissent parfois les mêmes termes. Alaa Al-Dib dans *La Fleur de citron* déclare: « *Il s'est allongé sur le lit en mettant les mains sous la tête et les yeux grand ouverts fixant le plafond* »

استلقى على السرير، و قد وضع يديه تحت رأسه، و عيناة مفتوحتان تحقان في السقف"

(علاء الديب، ١٩٨٦، ص ١٥٦)

Sonallah Ibrahim répète la même idée à plusieurs reprises dans *Cette odeur-là*. Perec reprend presque les mêmes termes : « *Tu es bel et bien prisonnier à l'intérieur de l'oreiller où il fait si chaud et si noir que tu te demandes non sans quelque inquiétude comment tu vas t'y prendre pour sortir* » (PEREC Georges, 1994, p.34). Il ajoute « *Tu tends la main, tu écrases la cigarette*

La dépression nerveuse à travers trois romans

qui fume dans le cendrier.» (PEREC Georges, 1994, p.18) C'est toujours le lit, le plafond et les cigarettes. Ce sont les objets d'un homme en dépression.

Dans *La Fleur de citron*, revient toujours la même question/réponse :
« *Où vas-tu ? Je ne sais pas* »

إلى أين..?
ابدا.. لا أدري"

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٦٤)

Perec reprend la même idée : « *Tu ne demandes pas ton chemin* » (PEREC Georges, 1994, p.86). Dans *Cette odeur-là* : Le policier a demandé au héros : « *Quel est ton adresse ? J'ai répondu : je n'ai pas d'adresse* ».

قال الضابط ما هو عنوانك?
قلت ليس لي عنوان"

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص, ٢٥)

Cet égarement reflète l'incapacité de trouver son chemin.

Les trois anti-héros ont cessé de lire. La lecture est un désir de savoir, ils le rejettent ou peut-être ils sont incapables de le faire. Alaa Al-Dib avance : « *Tu fermes les pages des livres* » (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٨٣). Perec reprend la même idée « *Tu ne lis depuis longtemps* » (PEREC Georges, 1994, p.22), il ajoute « *Tu feuilletes des livres sans les lire* » (PEREC Georges, 1994, p.62). Pourtant les trois auteurs ont fait allusion à des livres et des journaux dans leurs romans. Peut-être pour mettre l'accent sur le fait que toutes leurs lectures n'ont pas pu mettre fin à leur souffrance.

Sonallah Ibrahim et Perec mettent l'accent sur le manque d'hygiène de leurs héros : ils deviennent sales, ils ont perdu cette envie. Perec le décrit en ces mots « *Tu ne te laves pas, tu t'habilles à peine* » (PEREC Georges, 1994, p.20). Le héros de Sonallah Ibrahim se lave rarement dans des situations précises décrites soigneusement par l'auteur comme ce moment en prison : « *Tout de suite j'ai vu des dizaines de punaises sur mes vêtements* »

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦ في اللحظة التالية شاهدت عشرات من البق على ملابسي" (ص٢٦). Il décrit ensuite comment il a pris sa douche : « *J'ai baissé la tête et j'ai suivi le savon qui s'écoule sur mon corps. Ensuite il s'écoule par terre jusqu'à ce qu'il arrive à l'égout.* ».

احنيت رأسي وتابعت الصابون و هو ينحدر على جسمي مع المياه ثم يجري على الأرض
حتى البالوعة

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٢٧)

Une dame lui déclare plus tard qu'elle a envie de se laver mais elle a peur de le faire pour que sa coiffure ne s'abime pas, sinon, elle sera obligée d'aller chez le coiffeur. Les valeurs pures (la propreté) cèdent la place à l'artifice, au décor (la coiffure).

Le personnage en dépression de Perec ne *veut* pas se laver. Chez Sonallah Ibrahim, il ne *veut* pas et il ne *peut* pas se laver parce qu'il est en prison et en dépression. Dans les deux cas, on a toujours ce sentiment de saleté. C'est la société qui les a rendus malpropres et tristes. Alaa Al-Dib a suivi un autre système : décrire la saleté de tout ce qui entoure son héros pour mettre l'accent sur la « saleté » des nouvelles valeurs de la société « *C'est comme*

La dépression nerveuse à travers trois romans

s'il traversait des dunes de poussière, des piles d'ordures, des dépotoirs qui étaient autrefois des jardins»

كأن يخترق تلال من التراب و أكوام الزباله و تحوض في خرابات كانت حدائق "

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٦٥)

Sonallah Ibrahim décrit la tristesse en sortant de prison et en contemplant les gens dans la rue « *Je lui ai dit que je me sens vieux. C'est rare que je souris ou que je ris. Je vois tous les visages maussades, qui ne sourient pas, des gens dans la rue et dans le métro. Pour quelle raison serons-nous heureux ?* »

قلت لها اني أشعر اني عجوز. نادرا ما ابتسم أو اضحك. كل الناس أراهم في الشارع و في المترو متجهمين دون ابتسام. و لأي شيء نفرح "

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص, ٣٦)

Ensuite il observe l'horloge sur le mur. Il contemple le temps, mais il se sent hors du temps.

Perec reprend cette idée de vieillesse « *Tu t'assieds sur les bancs des squares et des jardins, comme un retraité, comme un vieillard, mais tu n'as que vingt-cinq ans* » (PEREC Georges, 1994, p.92)

Chez Perec, Sonallah Ibrahim et Alaa Al-Dib, nous trouvons la même situation d'une personne qui attend sans savoir exactement ce qu'elle attend. Perec annonce « *Tu es assis et tu ne veux qu'attendre, attendre seulement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à attendre.* » (PEREC Georges, 1994, p.25) C'est la phrase clé du roman. Elle se répète systématiquement.

Alaa Al-Dib cite: « *Une longue marche sans but comme s'il se dirige vers le fond de l'isolement ou l'abîme du vide* »

سير طويل بلا اتجاه كأنه قاصد إلى قلب الغربية أو الفراغ (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٦٧)

Perec insiste sur l'idée de marcher. Il avance « *Tu es seul. Tu apprends à marcher comme un homme seul.*» (PEREC Georges, 1994, p.55). Il poursuit toujours la même idée ou plutôt la même description d'un mouvement maladif « *Tu marches comme un homme qui suivrait son ombre. Marche d'aveugle, de somnambule, tu avances d'un pas mécanique, interminablement jusqu'à oublier que tu marches.* » (PEREC Georges, 1994, p.٩٣).

Alaa Al-Dib exprime la même idée « *Le voyage dans un même endroit. Tout ce qui t'entoure est étrange et inattendu. Tu ne le connais pas et il ne te connaît pas.*»

السفر في نفس المكان، و ما يحيط بك غريب و مفاجئ لا تعرفه و لا يعرفك" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٦٧)

Il ajoute « *Il marche dans un cercle vicieux de souffrance et de masochisme*»

يسير في حلقة مفرغة من العذاب و تعذيب النفس" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٥١)

Sonallah Ibrahim exprime ce comportement et cette situation. En effet, « *Je me déplace en fumant entre le hall, la cuisine, la chambre. J'évite de me rapprocher de la fenêtre. J'ai enlevé mes vêtements et je me suis étendu sur le lit*»

أخذت انتقل بين الصالة و المطبخ و الحجرة و انا ادخن و اتحاشى الاقتراب من النافذة و خلعت

La dépression nerveuse à travers trois romans

ملايسي و تمدت على السرير" (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٢٨)

Dans les trois romans, règne cette errance, cette promenade sans but. Ils marchent, se sentent seuls. Ils sont inquiets.

Sonallah Ibrahim s'est penché sur le thème de l'avortement. Il se peut qu'il fût influencé par les auteurs Russes comme Tolstoï qui a repris l'avortement comme un thème principal dans ses écrits pour connoter la mort de l'avenir, la fin d'un futur ou le désespoir de créer un changement (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٥٣)

Noire, gris et blanc, absence et présence des couleurs.

Il est intéressant de constater que chez Perec, Sonallah Ibrahim et Alaa Al-Dib, les mêmes couleurs reviennent systématiquement. Le blanc, le noir et le gris dominant. Les autres couleurs n'existent presque pas. La vie perd ses couleurs de joie et de gaieté. Perec décrit l'océan comme « *une mer noire* » (PEREC Georges, 1994, p.79), ensuite « *Le ciel est gris* » (PEREC Georges, 1994, p.47) il ajoute « *Tout est noir. Il ne fait pas nuit, pas sombre, c'est un monde tout entier qui est noir naturellement noir* » (PEREC Georges, 1994, p.79) même « *l'intérieur de toi, l'intérieur noir* » (PEREC Georges, 1994, p.101) et les « *rues noires de monde, quais noirs de monde* » (PEREC Georges, 1994, p.95), l'homme est « *gris pour qui le gris n'évoque aucune grisaille* » (PEREC Georges, 1994, p.94-95) les « *vagues blanches* » (PEREC Georges, 1994, p.81), le « *dos gris* » (PEREC Georges, 1994, p.88), la « *rue grise* » (PEREC Georges, 1994, p.88), les « *gares noires* » (PEREC Georges, 1994, p.118), les « *Pierres blanches* » (PEREC Georges, 1994, p.117) voilà les couleurs qui reviennent sans cesse dans son récit.

De son côté, Sonallah Ibrahim reprend les mêmes couleurs : l'écharpe blanche de sa tante et sa cigarette noire, les cheveux blancs de son père, les vêtements noirs et les sous- vêtements noirs d'une dame triste que son mari l'a abandonnée pour vivre avec sa nièce, en faisant allusion à une relation incestueuse entre le mari et la nièce (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٥٣, ٥٢).

Enfin, Alaa Al-Dib se dit que « *depuis longtemps je n'ai pas pris goût à la couleur verte. Je ne me souviens plus des couleurs dans ma vie. Je me déplace sur une courte ligne de couleur qui commence par le blanc, est traversée par le gris et se termine par le noir. Où sont parties les autres couleurs ?* »

يقول لنفسه منذ مدة لم اتذوق اللون الأخضر، لم أعد أذكر في حياتي الوانا أنني أتردد في خط لوني قصير يبدأ بالأبيض ويمر بالرمادي وينتهي عند الأسود. أين ذهبت باقي الألوان"

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص٧١)

Quand le héros de Alaa Al-Dib rend visite à son ami, il lui apprend que sa femme « *le transporte vers un autre pôle de la vie : un pôle coloré, encombré.* »

تنقله إلى الجانب الآخر من الحياة، الجانب الملون المزدهم."

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص٨٩)

Ils sont loin de la vie naturelle, de la vie colorée. A l'intérieur d'eux, il n'y a que le noir, le gris et le blanc. Une vie triste qui a perdu le reste de ses couleurs.

Hormis le noir, le gris et le blanc Perec et Alaa Al-Dib ajoutent respectivement le rose et le vert. Perec cite un bassin rose dans lequel il a

La dépression nerveuse à travers trois romans

mis trois paires de chaussettes dans la description minutieuse de tous les objets étalés dans sa chambre. Mais pourquoi le rose ? Pourquoi cette insistance sur cette couleur ? C'est une couleur fade qui n'a pas de sens pour lui. Il est à noter que jusqu'au XIX^e siècle le rose était toujours lié au rouge, ce n'était pas un degré du rouge mais un « rouge lavé par du blanc ». Ce n'est qu'à la fin de ce siècle que le rose a pris son autonomie.

Pour Alaa Al-Dib, le vert symbolise l'Égypte. En effet pour lui, la notion continue à avoir « *un sens et une image. Une image verte qui reflète des paysans travaillant dans un champ et des ouvriers sortant d'une usine* »

مازال للوطن معنى و صورة، صورة خضراء بها فلاحون يعملون في الحقل و عمال يخرجون من مصنع

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص٦٦)

Quant à Sonallah Ibrahim, les couleurs pour lui ont une autre signification, une autre fonction. Elles sont liées à l'artifice et au maquillage des prostituées. Il les trouve « *lourdement maquillées* » (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦ « *lourdement maquillées* ») (ص٢٨). Les couleurs chez lui inspirent au lecteur l'étouffement.

Satire politique, absence et présence

La satire politique est plus marquante chez les deux écrivains arabes. Sonallah Ibrahim et Alaa Al-Dib critiquent la mentalité des personnes parties travailler dans les pays du Golfe et qui à leur retour, croient, que tout est vérial : charges, objets, gens, etc.

Ils ont démontré le danger de ce comportement. Alaa Al-Dib pense que l'argent est « *Le piège infernal (...) dans lequel tout le monde tombe*»

مصيدة النقود الجهنمية التي يقع فيها الجميع

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٣٢)

Il se demande « *où sont partis l'amour et l'affection sincère*».

سأل نفسه أين ذهب الحب، و الود الصادق

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٣٣)

Il parle d'un « *désir néfaste qui corrompt les gens partant à la recherche de l'argent. Qui l'a cultivé ? Comment s'est-il propagé ainsi partout ? Et qui restera donc ?* ».

تلك الرغبة الفاسدة. المفسدة في السفر بحثا عن المال. من زرعها و كيف تنمو هكذا في كل مكان.
من
الذي سيبقى اذا. ?

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٦٥)

Perec a utilisé le même terme « *piège* » pour montrer qu'ils tombent tous dans des pièges : « *La situation est inconfortable... C'était seulement des pièges*» (PEREC Georges, 1994, p.34)

Ces citations tirées de *La Fleur de citron* reflètent l'influence de l'argent sur l'être humain et sur une société de nouveaux riches. C'est en fait une des causes de la dépression nerveuse de l'écrivain. Alaa Al-Dib se révolte contre cette société avide d'argent.

La dépression nerveuse à travers trois romans

Sonallah Ibrahim reprend l'idée de l'émigration vers les Etats-Unis : « *Sa mère a déclaré : nous devons nous installer dans un autre pays. Néhad a répondu : Les Etas unis, c'est superbe.* » (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٣٩) قالت أمها « يجب ان نستقر. وقالت نهاد أمريكا رائعة»

C'est toujours l'idée de quitter le pays. Personne ne s'attache à son sol. C'est la fuite, toujours loin, très loin, à la recherche de l'argent.

Cette fuite, implique-t-elle la propagation de la drogue en Egypte ? La drogue aussi représente parfois un des signes de la dépression. On veut fuir, la drogue le permet. On veut tout oublier et on passe donc par l'« *opium* » الأفيون، le « *cannabis* » حشيش (علاء الديب, ١٩٨٦, ٢٢) . Le héros de Sonallah Ibrahim « *a trouvé un moyen auquel il a eu recours pour supporter la vie, c'est l'opium.* » (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ٣٨),

Alaa Al-Dib a repris plusieurs fois la question du trafic de la drogue « *Le cannabis venant de Suez* » (علاء الديب, ١٩٨٦, ص١٨) الحشيش القادم من السويس" . Il reprend : « *L'opium venant de Suez* » (علاء الديب, ١٩٨٦, ص٢٢)

Les deux écrivains ont parlé de leurs années au « *centre de détention* » المعتقل

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص٣٣) ce terme revient souvent dans leurs écrits. « *Abdel khalek repousse les souvenirs de ces années au centre de détention en répétant une ancienne mélodie qu'un ami lui avait apprise... La mélodie n'a plus de goût... et le souvenir devient de plus en plus clair et féroce* »

يدفع عبد الخالق عن نفسه ذكرى سنوات الاعتقال بترديد اغنية قديمة كان يردد لها صديق. ... صار اللحن بلا طعم. ... والذكرى تزداد وحشية ووضوحاً

Il ajoute : « *Après un an ou plus de sa sortie du centre de détention* »

بعد أن خرج من المعتقل بعام أو يزيد (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٣٣)

Il reprend la même idée « *Les nouvelles des arrestations se multiplient au fil des jours sans épargner ni petits ni grands* »

كانت أخبار الاعتقالات تتزايد يوماً بعد يوم و تشمل الصغار و الكبار (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٤١)

Rien d'étonnant de constater que Sonallah Ibrahim commence son récit par « *L'officier a déclaré* ». (صنع الله إبراهيم, ١٩٨٦, ص, ٢٥) قال الضابط.

La prison chez Perce est une prison intérieure. Son personnage en état de dépression ne fait aucun effort pour s'approcher des autres, il rejette la société. L'étudiant âgé de vingt-cinq ans, refuse de passer son examen de sociologie (ce qui est significatif). Il nie cette société. Il s'abstient de voir son ami malgré les efforts de ce dernier et bien d'autres : « *Il est revenu, plus tard, et a glissé un mot sous la porte. Puis d'autres sont venus, le lendemain, le surlendemain, ont frappé, ont frappé, ont cherché la clé, ont appelé, ont glissé des messages.* » (PEREC Georges, 1994, p.21) Il refuse donc tout le monde. Tandis que pour les écrivains arabes, c'est la société qui les a rejetés ou qui a refusé d'accepter leurs héros fictifs pour des raisons idéologiques et politiques : « *pour la patrie, les générations... et l'avenir du socialisme. Pour un aube qui n'aura pas lieu et une justice qui n'existera pas... nous devons nous attacher au rêve et à l'existence* »

La dépression nerveuse à travers trois romans

من أجل الوطن و الأجيال... و مستقبل الاشتراكية. من أجل فجر لا يطلع، و عدل لن يكون.
...علينا ان نتمسك بالحلم و الوجود" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٣٣)

Il ajoute : « *Nous sommes les amis les plus fidèles du régime et malgré cela nous sommes dans les prisons et les centres de détention* ».

نحن أخلص أصدقاء النظام و مع ذلك نحن في السجون و المعتقلات"

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٢٦)

Il est à signaler que le mot « *socialisme* » est mentionné chez les deux auteurs égyptiens, tandis que Perec fait toujours allusion au communisme sans mentionner le terme. Il parle de Marx et des ouvriers.

Le rejet de la société est repris plusieurs fois chez Sonallah Ibrahim et Alaa Al-Dib : « *Personne n'a besoin de lui. Il n'a pas d'importance ni ici ni là-bas. Ces jours sont comme les fleurs du citronnier qui tombent de leur arbre sans arbalètes, ni parfum* ».

لا أحد يحتاج اليه، ليس له ضرورة. لا هنا و لا هناك، تساقطت ايامه كما يتساقط زهر الليمون بلا
نبيل و لا أريج

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٤٧)

Chez Perec, l'accent est mis sur ce rythme rapide et terrible de la société matérielle qui écrase l'être humain et tout ce qui est humain.

Les deux auteurs égyptiens ont traité le problème de la corruption. Celui qui est honnête est refusé par les autres. Abdel Kader El Messiri déclare que « *Nous sommes sans avenir parce que nous ne connaissons pas le mensonge* »

نحن بلا مستقبل لأننا لا نعرف الكذب" (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٣٧)

L'idée est la même chez Sonallah Ibrahim avec presque les mêmes termes : « *Il a déclaré qu'il n'est pas comme les autres employés. Il ne se laisse pas soudoyer comme certains* ». وقال إنه عكس الموظفين الآخرين لا يرتشي" (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ٤١)

La question de la prostitution est soulevée aussi bien par Sonallah Ibrahim qu'Alaa Al-Dib. Ils montrent comment les jeunes arabes, venant des pays du Golfe, ont participé à la propagation de ce phénomène. « *Le café était vide. Il n'y avait que deux filles trop maquillées par des produits pas chers. Elles étaient accompagnées par deux jeunes arabes. Ils se cachaient dans l'un des coins* »

كان المقهى خاليا إلا من فتاتين تغطي وجهيهما اصباغ رخيصة و معهما شابان من العرب يختفون في ركن من الأركان"

(علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٤٥, ١٤٤)

Sonallah Ibrahim est le seul à souligner l'homosexualité dans les prisons. « *J'ai observé son bras qui caressait sous la couverture le corps du gamin en lui ôtant son pantalon. Les jambes de l'homme se sont collés sur le dos du gamin* »

وراقبت ذراعه تحت البطانية و هي تتحرك على جسد الصبي و تنزع بنطلونه و التصق ساقا الرجل بظهر الصبي" (صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص, ٢٧)

Il ajoute « *Je n'ai pas vu le grand jeune homme, ensuite j'ai aperçu ses jambes sous la couverture. Il dormait en tenant entre ses bras le gamin* ».

La dépression nerveuse à travers trois romans

ولم أرى الشاب الضخم ثم لمحت ساقيه من تحت البطانية. كان ينام محتضنا الصبي"

(صنع الله ابراهيم, ١٩٨٦, ص٢٧)

Il a aussi abordé la question de l'homosexualité chez les femmes. En allant visiter Mona, il a vu à travers la fenêtre deux jeunes filles qui s'embrassaient sur la bouche. Plusieurs écrivains égyptiens contemporains à Sonallah Ibrahim ont traité le problème de l'homosexualité lié à la pédophilie (surtout dans les prisons) comme Lotfi El kholi. C'est un sujet délicat lié au thème de la prison. Sonallah Ibrahim a eu le courage, comme Zola, de faire allusion à l'inceste.

Les trois écrivains dans leurs romans ont bien expliqué la dépression, ses causes et ses conséquences. Non seulement Alaa Al-Dib et Sonallah Ibrahim ont bien traité les problèmes psychologiques mais également ceux politiques des années 60 et 70. Ces problèmes qui existent jusqu'à nos jours et qui causent beaucoup de souffrance : les nouveaux riches, la drogue, la perte des valeurs comme : la fidélité, l'amour, la liberté, etc. C'est l'argent qui compte.

La ville et les rêves détruits

La vision de la ville pour un déprimé est une question fondamentale dans le roman de la dépression. Les errances seul, silencieux, sans but deviennent des mouvements mécaniques. Les trois héros fixent les arbres et les rues. Ils sont complètement pris par leur propre détachement qui ressemble à un chemin sans issue, exactement comme leur lecture quotidienne et systématique des journaux, une lecture linéaire dépourvue de tout sens.

La description minutieuse des endroits qu'ils rencontrent sur leurs chemins devient une obsession. Ils se sentent perdus dans les rues et les coins de la ville. Ils aspirent à prendre conscience plus profondément d'eux-mêmes ou plutôt de leur existence.

Il faut signaler qu'Alaa Al-Dib a traité dans son roman l'un des thèmes les plus importants de la littérature égyptienne contemporaine : les fils des pauvres paysans qui ont terminé leurs études scolaires dans leurs villages et qui sont partis ensuite pour s'installer au Caire afin de terminer leurs études universitaires. Avant de partir au Caire, ils avaient des rêves qu'ils voulaient réaliser. Une fois arrivés en ville, ils découvrent que tout ce qu'ils avaient imaginé n'était qu'illusion. Alaa Al-Dib montre l'écart entre son attirance par la ville du Caire et son rejet par cette ville si grande et si belle. Elle le séduit et le rejette en même temps : « *C'est le Caire farouche et beau* » (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ٣٦) هي القاهرة متوحشة وجميلة. Son héros n'arrive pas à vivre au Caire, mais il est captivé par sa beauté. Dans *La Fleur du citron*, un panorama de nouveaux types de société se dessine : l'ami communiste, le commerçant riche qui vient d'arriver de l'Arabie Saoudite, le journaliste qui ne publie que les scandales des jeunes actrices.... Le personnage principal ne trouve pas sa place au milieu de tous ces gens, de toutes ces nouvelles idées et valeurs. C'est la perte des anciennes valeurs qui a causé la dépression du personnage. Il faut signaler qu'Abdel Khalek El Messiri a aussi parlé de la beauté de la ville de Suez avant que ses rues ne soient remplies de rats et de voleurs selon son point de vue toujours triste et pessimiste. (علاء الديب, ١٩٨٦, ص, ١٤)

La dépression nerveuse à travers trois romans

Satire acerbe de la religion

Les deux écrivains Alaa Al-Dib et Sonallah Ibrahim ont critiqué la société qui refuse le mariage d'un musulman à une chrétienne. On remarque que les deux écrivains en traitant ce problème, ont utilisé le même prénom : **Mona** d'Alaa Al-Dib est l'épouse chrétienne de l'ami de son héros (Abdel Khalek). Elle aime écouter la musique classique et le Coran lu par le cheik Moustafa Ismail. Pour Sonallah Ibrahim, **Mona** est la fille d'une femme chrétienne mariée à un musulman. Ils « souhaitent » que ce problème disparaisse.

Les deux auteurs ont critiqué la religion et les gens qui l'utilisent comme moyen pour arriver au pouvoir ou pour exercer une influence sur les gens simples.

Posant la question au héros de Sonallah Ibrahim s'il croyait en Dieu, sa réponse fut de se lever et d'aller se laver les mains sans dire un mot.

Pour Georges Perec, une révolution implicite se dégage contre la prédestination : « *Tu n'as que vingt ans, mais ta route est toute tracée. Les rôles sont prêts, les étiquettes : du pot de ta première enfance au fauteuil roulant de tes vieux jours, tous les sièges sont là et attendent leur tour.* » (PEREC Georges, 1994, p.43). Il ajoute « *Tout est prévu, tout est préparé dans les moindres détails.* » (PEREC Georges, 1994, p.44). Ceci fait augmenter la dépression de son héros. Il termine en déclarant que « *Tout est déjà prêt pour ta mort* » (PEREC Georges, 1994, p.44).

Le symbolisme du roman de la dépression

Dans le roman de la dépression tout a un sens. Un côté symbolique surgit chez Alaa Al-Dib par le choix du titre du roman : « *La Fleur du citron* » (زهرة الليمون). Cette fleur est le symbole de tout ce qui est beau et pur. L'histoire du citronnier sous laquelle vivait Oum Réda qui vendait des œufs et les citrons de l'arbre est significative. Son fils Réda est l'ami d'Abdel Khalek. Il aimait fabriquer des objets d'art avec les pierres et les morceaux de fer qui se trouvaient par terre ou dans les poubelles. Il aimait surtout faire des statuettes sous forme d'oiseaux. Un jour, il a ramené un morceau de fer sous l'arbre. En essayant de le découvrir et de le manipuler pour fabriquer un bel objet, il s'est explosé. C'était une ancienne bombe oubliée. Il est mort et sa mère a quitté l'endroit pour longtemps. Le citronnier s'est fané à cause des immeubles qui l'entouraient et l'étouffaient. Le héros après avoir raconté cette très ancienne histoire, a regardé le Nil « *triste* ». Il répétait sans cesse : « *C'est la fin* ». Il a poursuivi que sa mère aimait l'odeur du parfum fabriqué à base de citron pour faire le lien entre lui et Réda son ami. Quand son père est tombé malade, il prenait toujours du thé avec du citron et passait un citron sur son front pour apaiser ses douleurs. Chaque fois qu'une infirmière arrivait pour le soigner, il se moquait d'elle et lui donnait du jus de citron. Abdel Khalek désignait toujours le citronnier comme son « adresse ».

L'étudiant de Perec prend à plusieurs reprises la description d'un arbre. Mais, il aime cet arbre pour une autre raison que celle d'Alaa Al-Dib : « *Tu ne dialogueras jamais avec un arbre* » (PEREC Georges, 1994, p.42). En faisant la comparaison entre l'arbre et les autres créatures, il trouve que

La dépression nerveuse à travers trois romans

« *l'arbre ne te demande rien* » (PEREC Georges, 1994, p.42), il ajoute « *Tu ne seras jamais maître de l'arbre* » (PEREC Georges, 1994, p.42). Il termine en déclarant « *Tu ne pourras jamais que vouloir devenir arbre à ton tour* » (PEREC Georges, 1994, p.42)

Sonallah Ibrahim a choisi comme titre : *Cette odeur-là*. C'est l'odeur qu'on n'aime pas mais qui existe. C'est la réalité horrible et triste. C'est l'odeur de tout ce qui est laid. C'est le symbole de la trahison, de la haine, des « *mains sales* » de la politique (SARTRE, 1972).

Les deux titres s'opposent et se complètent : la bonne odeur du passé qu'on a perdu « *La Fleur du citronnier* » et la mauvaise odeur du présent que nous vivons « *Cette odeur-là* ».

Nous constatons un lien entre *Un Homme qui dort* et *La Fleur du citronnier*. La seule sourate du Coran mentionnée dans ce dernier est celle d'«El kahf » *La Caverne* présentant les sept dormants qui prolongèrent dans un sommeil de trois siècles. Ce n'est pas un hasard que Alaa Al-Dib l'a mentionnée (علاء الديب, ١٩٨٦, ص ١٤٢). Cela rime avec le titre du livre et la phrase répétitive d'*Un Homme qui dort* « *Tu plonges dans le sommeil* » (PEREC Georges, 1994, p.30). On peut se demander à qui appartient « le sommeil » ? Est-ce au héros ou à la société toute entière?

Un autre élément symbolique qui lie les deux romans : le miroir. Chez Perec, il parle de « *La glace fêlée* » (PEREC Georges, 1994, p.28). Chez Alaa Al-Dib, le miroir est plein de taches noires. Ces miroirs qui empêchent de se voir clairement reflètent l'incapacité de l'Homme d'atteindre une vision claire de la tristesse et de la misère qui se reflètent sur les visages. Les deux personnages voient leurs visages déformés dans leurs lunettes.

L'étude symbolique du roman d'*Un homme qui dort* est intéressante. Nous donnons un exemple de ce choix allusif à des éléments du roman : « *Le jeu des ombres et des fissures* » (PEREC Georges, 1994, p.141), « Les fissures » (PEREC Georges, 1994, p.21), « *Les fissures du plafond dessinent un improbable labyrinthe* » (PEREC Georges, 1994, p.30). La « fissure » se répète fréquemment dans le roman. C'est la fissure intérieure.

Nous signalons que le héros de Sonallah Ibrahim lit un livre traitant la vie de Van Gogh. Perec dans l'adaptation cinématographique de son roman a mis un autoportrait de Van Gogh derrière le lit de son héros. La présence de cet illustre peintre qui s'est mutilé l'oreille et s'est suicidé après plusieurs après plusieurs crises nerveuses est significative.

Conclusion.

Dans son livre *L'Interprétation des rêves*, Freud a montré qu'il a passé trois ans à s'analyser. Il n'a découvert qu'une partie de ce qui est caché au très fond de lui. Il a affirmé qu'il n'a pas pu comprendre toutes les zones sombres de son âme. Ce qui montre à quel point il est difficile de connaître le très fond de l'être humain.

La dépression nerveuse est l'un des sujets les plus intéressants et les plus délicats à traiter. Chacun vit dans sa cellule et peu de gens ont le courage de le déclarer. L'orgueil ou peut-être la fierté empêche de voir la vérité. Cette blessure intérieure, ces « *fissures* » mènent à blesser, à juger, à condamner et à détruire l'autre. Le roman de la dépression dévoile la misère

La dépression nerveuse à travers trois romans

de l'être humain. Ces écrivains qui ont essayé de dire la vérité, de rompre le silence, de montrer les vices de la société, étaient souvent rejetés par la société.

Nous pensons que ces trois romans représentent la lutte pour la vie. Les écrivains Alaa Al-Dib et Sonallah Ibrahim ont pu décrire leur souffrance en prison entre les années 60 et 70. Leurs écrits restent une référence importante pour cette période. Perec a écrit ce qu'on n'ose pas dire, le rattachement à tout ce qui est matériel pour échapper à la solitude interne. Ces romans, qui traitent la question de « *La pure perte* » (OSSOLA Carlo, 2011, p.11) selon Carlo Ossola, permettraient à la littérature d'avoir une fonction thérapeutique. En effet, c'est la mise en scène d'une expérience personnelle.

C'est un travail qui n'a pas de fin et qui ne l'aura jamais. Le conflit entre les différentes idéologies, les litiges politiques, la dépression nerveuse, ses causes, ses conséquences, ses différentes formes et le sentiment d'isolement sont des problèmes qui ne seront jamais résolus parce qu'ils sont liés à notre propre existence. Ces romans qui représentent une sorte d'apprentissage de l'indifférence renoncent à toute tentative de trouver des réponses. Ils peignent la quête d'un détachement du monde, un désir de mener une vie solitaire. Ils nous mettent face à une question fondamentale : comment pourrons nous espérer toujours, malgré nos souffrances? Nous pensons que la dépression n'est pas un moment de faiblesse mais plutôt le signe d'un besoin de devenir plus fort avec le temps.

Bibliographie

Corpus

PEREC Georges, *Un Homme qui dort*, collection Folio, Paris, avril 1994.

صنع الله ابراهيم , تلك الرائحة و قصص اخرى , الطبعة الاولى , دار شهدي , القاهرة ١٩٨٦
علاء الديب , زهر الليمون , مختارات فصول , سلسلة ادبية شهرية تصدر عن الهيئة المصرية
العامة للكتاب , القاهرة , اكتوبر ١٩٨٦

Ouvrages de critique spécialisés

BARTHES Roland, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*,
Éditions du Seuil, Paris, 2002.

BARTHES Roland, *La Préparation du roman*, Éditions du Seuil, Paris,
2003.

BERGEZ Daniel (sous la direction de), *Critique et analyse littéraire*,
Armand Colin, Cursus, France, 16 mars 2016

BERGEZ Daniel, *L'Explication de texte littéraire*, Armand Colin, Cursus,
France, 9 mars 2016

David Bellos, *Georges Perec une vie dans les mots*, seuil, Paris, 1994

Julia Kristeva, *Soleil noir dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris, 1987

OSSOLA Carlo, *En pure perte*, Rivages, Paris, 2011.

La dépression nerveuse à travers trois romans

PENNANECH Florian, *Poétique de la critique littéraire-de la critique comme littérature*, Le Seuil, Poétique, France, 23 mai 2019

TADIE Jean-Yves, *La critique littéraire du XX^e siècle*, Pocket, Paris, 19 septembre 2002

Ouvrages généraux

CELINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, collection Folio, Paris, 16 février 1972.

DURAS Marguerite, *Un Homme est venu me voir*, II théâtre, Gallimard, Paris, 1968

FREUD Sigmund, *L'Inconscient*, Payot, France, 5 juin 2013

FREUD Sigmund, *L'Interprétation des rêves*, PUF, 2^e édition, France, 3 novembre 2012

SARTRE Jean-Paul, *Les Mains sales*, Gallimard, Folio, Paris, 8 février 1972.